

femmes et des enfans, toute la gracieuse, famille de M. Wégrath, qui venait ritre, s'amuser, et s'abître, au milieu des fleurs du jardin.

Les enfans m'aprirent bien vite et se jetèrent dans mes bras ; les jeunes femmes me saluèrent en me souriant comme des anges ; M. Wégrath me tendit la main, de la meilleure grâce du monde.

Qui le croirait ?... le sous-intendant de Spielberg, qui n'était après tout, que le geôlier en chef de la forteresse, s'empara de moi avec une familiarité vraiment amicale, et nous voilà bras dessus, bras dessous, dans la petite allée du parterre qui conduisait aux degrés du salon : il me força de le suivre, et j'allai m'installer, bon gré, mal gré, aux premiers rangs d'une salle de danse !

Au même instant, une jeune fille, la nièce de M. Wégrath, s'avança vers moi, et me dit, de sa voix la plus douce :

— Vous plait-il de valser une belle valse de Straus, avec votre humble servante ?...

L'aspect, et surtout la voix de cette jolie personne me firent tressaillir ; je me relevai, pour lui prendre la main, pour l'enlacer de mes bras avides, pour tournoyer avec elle aux accens plaintifs d'un petit clavecin d'Allemagne... Mais je me rappelai presque aussitôt mes amis du Spielberg, mes compagnons d'infortune, et je regardai la jolie valseuse, en lui disant avec bien de la tristesse :

— Hélas ! je suis trop lourd pour valser... Il me semble sentir à mes pieds le poids des chaînes qui meurtrissent mes pauvres camarades ! Pardonnez-moi.

— Je vous pardonne et je vous plains ! répliqua la jeune fille.

— Plaignez mes amis, mademoiselle ; ils souffrent, ils se meurent, et ils ne vous ont pas vue !

Catherine devint toute rouge : elle me répondit, en détournant les yeux, et à voix bien basse :

— Je dois les plaindre, parce qu'ils souffrent !

Catherine poussa la sympathie pour le malheur jusqu'au dévouement d'un sacrifice qui me paraît sublime, dans une Allemande : elle ne varda plus de toute la soirée ; elle s'assit auprès de moi ; elle me demanda mon nom : elle voulut connaître les ennuis, les plaisirs, les travaux de ma jeunesse tout entière, et je racontai à cette charmante Didon, le plus poétiquement qu'il me fut possible, le second chant de ma douloureuse Enéide !

Au plus triste ou au plus bel épisode de cette causerie intime il arriva quelque chose de bien simple, et qui me sembla bien singulier : une palombe vole tout-à-coup dans le salon, et vint se poser, en roucoulant, sur le bras de la jeune fille : Catherine serra, dans ses deux mains, son oiseau favori, qu'elle approcha tout doucement de ses lèvres ; l'audacieux oiseau se prit à becqueter, selon sa louable habitude, la bouche de sa jeune maîtresse.....

Et je ne dirai point, de peur de m'abuser,

Lequel des deux à l'autre enseigna le baiser !

Le souvenir de Catherine et l'image de ce petit tableau bien innocent m'empêchèrent de dormir : si je m'étais endormi cette nuit-là, j'aurais rêvé, à coup sûr, d'une palombe et d'une jolie fille.

La bienveillance de M. Wégrath fut admirable, et je l'en remercie encore, de loin, dans la pensée ! — Une ou deux fois par semaine, après le coucheur officiel des prisonniers de la forteresse, il consentait à me laisser franchir une porte secrète de la prison, sous la conduite de deux serviteurs dévoués, deux véritables amis qui se nommaient Kibral et Schiller, des géoliers d'élite dont vous avez dû faire la connaissance dans les mémoires de Silvio Pellico.